L'"incommodité de la grandeur" ou les méfaits de la flatterie à la cour – Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne

Blandine Perona

▶ **To cite this version:**

Blandine Perona. L'"incommodité de la grandeur" ou les méfaits de la flatterie à la cour – Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne. Cahiers V. L. Saulnier, 2018, Le Mépris de la cour : la littérature anti-aulique en Europe (xvie-xviie siècles), 35, pp.107-123. hal-03273471

HAL Id: hal-03273471
https://uphf.hal.science/hal-03273471

Submitted on 15 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Blandine Perona, « L'"incommodité de la grandeur" ou les méfaits de la flatterie à la cour – Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne », *Cahiers V.-L. Saulnier, Le Mépris de la cour : la littérature anti-aulique en Europe* (XVI^e - XVII^e siècles), 35, 2018, dir. N. Peyrebonne, A. Tarrête et M.-C. Thomine, p. 107-123.

« L'incommodité de la grandeur » Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne

Blandine Perona
Valenciennes, Laboratoire CALHISTE, EA 4343

Le sort d'un simple laboureur est plus enviable que celui du favori du prince. Et même, ce simple laboureur est un homme plus grand que les plus grands de la cour. Ces paradoxes topiques sont communs au *Mespris de la court,* au discours *De la Servitude volontaire* et aux *Essais*. Chez Guevara, La Boétie et Montaigne, s'articulent une réflexion sur la grandeur et une critique du courtisan flatteur qui nuit à une juste estimation de soi. Dans ces œuvres, il est donc une constante : tout au bas de l'échelle qui mesure la grandeur humaine se trouve la figure du courtisan flatteur. Le septième chapitre du livre III des *Essais,* « De l'incommodité de la grandeur », permet d'apprécier l'ancienneté et la pérennité des renversements paradoxaux topiques qui peuvent faire du premier homme de la cour le plus vil. Ce chapitre de Montaigne est, dans une large mesure, une réécriture d'un texte de Plutarque traduit par Amyot sous le titre « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy ». Il fait apparaître, en outre, une histoire de la riche réception de ce traité sur la flatterie. En effet, dans « De l'incommodité de la grandeur », la critique du courtisan flatteur issue du traité de Plutarque se déploie à la lumière des analyses de La Boétie, elles-mêmes tributaires des lectures de ce texte que propose Érasme. L'humaniste hollandais amplifie notamment la dimension politique du traité sur le flatteur en lui conférant une place importante dans l'*Institution du prince chrétien.* Ainsi, dans l'édition de 1588 des *Essais*, dans le chapitre central du livre III, affleure une histoire des utilisations politiques du traité de Plutarque. Le dimension politique de la satire du courtisan flatteur est moins forte dans le chapitre « De l'inéqualité qui est entre nous », publié en 1580. Celui-ci utilise pourtant les mêmes lieux communs de la littérature anti-aulique. À partir de 1588, Montaigne donne donc un tour nouveau et une actualité nouvelle à la critique topique du courtisan hypocrite et flatteur.

Pour le montrer, la présente analyse mettra déjà en évidence les échos frappants qui existent entre le début du chapitre « De l'incommodité de la grandeur » et le *Mespris de la court*. Montaigne semble facétieusement reprendre Guevara pour mieux se distinguer par un usage politique beaucoup plus fort de la condamnation plutarquienne du flatteur. En insistant sur les conséquences politiques néfastes de la flatterie, Montaigne s'avère l'héritier d'Érasme et de La Boétie. Le détour par ces deux auteurs permet de prendre la mesure de la portée subversive du chapitre de Montaigne[1] : celui-ci « en se jouant » donne à entendre une critique

[1] Ullrich Langer a proposé récemment une lecture de ce chapitre : « Descendre doucement (ou pas) : 'De l'incommodité de la grandeur', *Lectures du troisième livre des* Essais *de Montaigne,* dir. Philippe Desan, Paris,

de la servitude courtisane comme terreau de la tyrannie, à un moment où Henri III devient de plus en plus impopulaire précisément parce qu'il met en place « une structure curiale de plus en plus formalisée et hiérarchisée[2] ».

« L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR », UNE RÉPONSE AU *MESPRIS DE LA COURT* ?

On sait que Montaigne possédait dans sa bibliothèque un livre de Guevara, la *Decade, contenant les vies des empereurs* (Paris, Vascosan, 1567)[3]. On sait en outre qu'il a lu les lettres de Guevara et qu'il ne semble d'ailleurs guère en avoir apprécié la lecture, puisqu'il précise à leur sujet que : « ceux qui les ont appellées dorées, faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay[4] ». Le court chapitre qui se situe au centre du livre III, « De l'incommodité de la grandeur » pourrait ajouter un lien entre Montaigne et Guevara. Le début semble en effet répondre en plusieurs points au *Mespris de la court.*

Le premier chapitre du *Mespris de la court* part d'une interrogation sur la grandeur : quelle est la plus grande chose du monde ? Les réponses successives des philosophes interrogés par Philippe de Macédoine créent une attente. La plus grande chose du monde est plus grande que l'eau, le soleil, l'Atlas, et même Homère. Dans un procédé bien connu d'amplification, cette chose est encore grandie par ces comparaisons qui se font en sa faveur. La réponse arrive enfin. La voici traduite par Antoine Alaigre :

Champion, 2016, p. 219-236. Il y rappelle que James J. Supple a fait une synthèse de l'histoire des lectures de ce chapitre : *Les* Essais *de Montaigne, Méthode(s) et méthodologies,* Paris, Champion, 2000, (p. 353-384 et en particulier, p. 353-363). Comme James J. Supple et contrairement à John Parkin (« Montaigne *Essais* 3.7 : Le point mort d'un chef-d'œuvre », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne,* 1981, 5-6, p. 83-104), nous pensons que la question de la flatterie issue de Plutarque relève « dans une société dominée par la vie de cour, de problèmes de la toute première importance » (*Les* Essais *de Montaigne, Méthode(s) et méthodologies,* p. 381). Signalons encore l'article récent de Jean Balsamo qui montre également la portée politique forte de ce chapitre : « 'Il est séditieux en son cœur' (III, 10), Discours personnel et discours politique dans le livre III des *Essais* », *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne,* n°65, 2017-1, p. 11-25.

[2] Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi, mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-1589),* Paris, Champ Vallon, 2000, p. 718. Voir plus généralement sur ce sujet le chapitre 15 « Les procès de la faveur », p. 621-670.

[3] Alain Legros a établi une liste des livres de Montaigne et de La Boétie conservés ou attestés sur le site *Monloe.*

[4] *Essais,* éd. Villey, Paris, PUF, 1992, I, 48, p. 292. Nous citerons par défaut cette édition. Dans son compte-rendu sur l'édition du *Réveille Matin des courtisans* (éd. Nathalie Peyrebonne, Paris, Champion, 1999), Gabriel-André Pérouse émet l'hypothèse suivante : selon lui, le « mot espagnol » *Defienda me Dios de my* pourrait venir des *Epîtres dorées* ou du *Réveille Matin* (*Réforme, Humanisme, Renaissance,* n°50, 1, 2000, p. 173).

> *Nil aliud in humanis rebus est magnum, nisi animus magna despiciens.* Voulant dire : Nulle chose en ce monde ne se peult appeler grande, si n'est le cueur, qui mesprise choses grandes. O haulte, et moult haulte sentence[5] !

Le livre s'ouvre donc sur un paradoxe topique, qui renverse la grandeur en bassesse. Les richesses et les honneurs du monde n'en sont pas. Nous avons identifié la source de cette citation latine : elle vient d'un opuscule de l'archevêque Martin de Braga, intitulé *De quatuor virtutibus*[6] et attribué faussement à Sénèque. Ce texte connut un très grand succès au Moyen Âge et dans la première moitié du seizième siècle[7]. La citation utilisée par Guevara vient du chapitre de cet ouvrage consacré à la magnanimité.

Montaigne n'éprouve pas le même enthousiasme que Guevara face à cette sagesse aussi ancienne que paradoxale. Il écrit en effet à propos de la grandeur : « Bien me semble il que nous la faisons trop valoir et trop valoir aussi la resolution de ceux que nous avons ou veu ou ouy dire l'avoir mesprisée, ou s'en estre desmis de leur propre dessein[8] ». Montaigne reprend ici un lieu commun et rien ne garantit qu'il réponde effectivement à Guevara. Mais le dialogue semble se poursuivre et les échos se font de plus en plus précis. La suite du premier chapitre du *Mespris de la court* révèle qu'en réalité la plus grande chose n'est pas de mépriser la grandeur, mais de se mépriser soi-même. Guevara écrit ainsi :

> Digne est de louange celluy, qui a cueur pour mespriser ung Empire, ou ung Royaulme : mais encores plus celluy,qui mesprise soy mesme, et ne se regist par son propre advis : pour ce, qu'il n'est homme en ce monde qui ne soit plus amoureux de ce, qu'il a[9].

Montaigne semble vraiment poursuivre la discussion avec ce texte, en écrivant : « mais pourtant si ne m'est-il jamais advenu de souhaiter ny empire ny Royauté, ny l'eminence de ces hautes fortunes et commenderesses. Je ne vise pas de ce costé là, je m'ayme trop[10] ». Il n'y a pas de

[5] *Du Mespris de la court et de la louange de la vie rustique,* éd. Nathalie Peyrebonne, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 35-36.

[6] Sur ce texte et son importante diffusion, on peut lire *Seneque des IIII vertus. La Formula honestae vitae* de Martin de Braga (pseudo-Sénèque) *traduite et glosée par Jean Courtecuisse* (1403), étude et édition critique par Hans Haselbach, Hebert Lang et Cie/Peter Lang, Berne/Francfort/M., 1975 : « Sous sa forme latine déjà, le *De quattuor virtutibus* – ouvrage de Martin de Braga – jouissait d'une popularité sans égale […] Probablement une grande part de ce succès est à mettre au compte de Sénèque, sous le nom duquel l'opuscule circulait dès le XII^e siècle. De toute façon le nom du véritable auteur, identifié par Pétrarque, n'a pas retenu l'attention » (p. 14).

[7] Le *Universal short title catalogue* mentionne ainsi l'existence, entre 1470 et 1540, de soixante-huit exemplaires de ce texte attribué à Sénèque avec pour titre *De quattuor virtutibus* et sept autres, publiées entre 1504 et 1543 où le texte est toujours attribué à Sénèque et a pour titre *De quatuor virtutibus.* Tout en l'identifiant comme un faux, Érasme le fait figurer dans son édition des œuvres de Sénèque (*L. Annei Senecae Opera... per Des. Erasmum Roterod.*, Bâle, Froben, 1529).

[8] *Essais,* III, 7, p. 916.

[9] *Du Mespris de la court*, p. 38.

[10] *Essais,* III, 7, p. 916.

réelle grandeur à mépriser la grandeur. Montaigne conteste aussi l'idée de mépris de soi-même et revendique au contraire, non sans provocation, un amour parfaitement assumé de soi. Sans doute était-il aussi profondément heurté par l'idée selon laquelle il ne faudrait pas se régir par son propre avis. Voici un dernier écho possible avec le texte de Guevara et une dernière affirmation qui ne manque pas encore d'une désinvolte provocation. Après avoir réaffirmé une forme de répugnance pour le pouvoir et l'autorité, Montaigne écrit : « tout à l'opposite de l'autre, m'aimerois à l'avanture mieux deuxiesme ou troisiesme à Perigeus que premier à Paris ; au moins sans mentir, mieux troisiesme à Paris, que premier en charge ». « L'autre », c'est César. Montaigne reprend aux *Vies* de Plutarque une phrase célèbre que Guevara utilise d'une toute autre manière. Guevara explique que l'on est plus facilement premier à la campagne qu'à la cour. C'est selon lui un indéniable « privileige du village ». Il écrit ainsi : « Jules Caesar disoit qu'il aymoit mieulx estre premier au villaige, que second à Rome. Pour les hommes, qui ont les pensées haultes, et la fortune basse, seroit mieulx vivre au villaige en honneur, qu'à la Court, abbatus et sans faveur[11] ». Montaigne, on l'a vu préfère être troisième à Paris, que premier à Périgueux. La suite du chapitre montre que l'auteur des *Essais*, sans rechercher la première place, apprécie une forme d'émulation qu'il trouve à Paris et non pas à Périgueux. Il pointe peut-être ici aussi une contradiction de Guevara qui exalte le mépris de la grandeur et n'hésite pas à signaler au gentilhomme de « fortune basse » qu'il peut réussir mieux à la campagne.

MONTAIGNE ET GUEVARA : DEUX USAGES DU TRAITÉ DE PLUTARQUE SUR LE FLATTEUR

Les échos sont frappants ; est-ce assez pour dire que Montaigne s'amuse ici à prendre le contrepied d'un texte qui a eu une importante diffusion ? Il est sans doute difficile de se prononcer définitivement en raison du caractère topique de ces passages. En revanche, le *Mespris de la Court,* comme ce chapitre des *Essais* de Montaigne, montrent à quel point est fondamentale la réception du traité de Plutarque sur le flatteur dans cette réflexion sur la grandeur[12]. Le traité de Plutarque fournit un ensemble de motifs et même une forme de trame aux deux auteurs que l'on peut résumer ainsi : pour bien évaluer ce qu'est la grandeur, il faut porter sur soi-même un regard lucide en se préservant d'un mauvais amour de soi. Le flatteur, lui, trouve au contraire intérêt à entretenir ce mauvais amour de soi qui porte le nom de philautie.

La question de la philautie

[11] *Du Mespris de la court*, p. 58.

[12] Pauline M. Smith en montre bien l'importance dans son livre : « It was among thoseworks of the Moralia which were translated into Latin by Erasmus, and it has the distinction of being the first of Plutarch's works to be published in a French translation » (The anti-courtier trend in sixteenth century French literature, Genève, Droz, 1966, p. 17-18).

Lorsque, dans son premier chapitre, Guevara dit qu'il faut se mépriser soi-même et que c'est le plus difficile, car chaque homme est amoureux de ce qu'il possède, il semble bien reprendre en effet une idée centrale du traité de Plutarque, formulée au début de celui-ci :

> Platon escrit, que chascun pardonne à celui qui dit qu'il s'aime bien soy-mesme, Amy Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engendre dedans nous un vice, oultre plusieurs autres, qui est tres-grand : c'est, que nul ne peut estre juste et non favorable juge de soy-mesme : car l'amant est ordinairement aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, […] : cela donne au flatteur la large campagne qu'il y a entre flatterie et amitié, où il a un fort assis bien à propos pour nous endommager, qui s'appelle l'Amour de soy-mesme, moyennant laquelle chacun estant le premier et plus grand flatteur de soy mesme[13] […]

C'est parce qu'il s'aime trop et mal que le courtisan ne peut se plaindre que de lui-même. Le premier vice dénoncé par Guevara est justement la philautie qu'il nomme « présomption » : « an ma vie personne ne m'a tant faict de mal, comme moy mesmes m'en suis procuré. Qui me faict cheoir en superbe, si n'est ma seule presumption et sottise ? ». Montaigne sait combien la philautie, qu'il appelle le plus souvent « présomption » lui aussi, est nuisible ; il conteste néanmoins l'idée d'un mépris de soi. On peut s'aimer sans être philaute, rétorque-t-il, et il s'aime donc trop pour accepter une grandeur qui n'en est pas réellement une[14]. La suite du chapitre « De l'incommodité de la grandeur » est aussi une relecture du traité qui montre que la philautie entretenue par les flatteurs est sans saveur. Montaigne procède ainsi à un détournement de l'argumentation morale. Il condamne moins la présomption comme vice, que comme entrave à la jouissance. Montaigne reprend à Plutarque une série d'exemples satiriques, comme celui de Brisson qui laisse complaisamment gagner Alexandre à la course[15]. L'auteur des *Essais* répète aussi le mot de Carnéade qui affirme que les enfants des rois ne peuvent apprendre bien que l'équitation, car les chevaux, eux, ne sont ni flatteurs ni courtisans. Montaigne mène alors jusqu'au bout le paradoxe qui renverse la grandeur en bassesse :

> Cette aysance et lache facilité de faire tout baisser soubs soy est ennemye de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela, ce n'est pas aller ; c'est dormir, ce n'est pas vivre. Concevez

[13] Plutarque, *Œuvres morales et meslées,* trad. Amyot, Paris, Vascosan, 1574, f. 97 r°-97v°.

[14] Sur la philautie, voir l'article fondateur de Jean Mesnard : « Sur le terme et la notion de philautie », *Mélanges à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 197-214. Sur la philautie dans les *Essais*, voir notre article qui montre que Montaigne se réconcilie partiellement avec cette part irréductible de lui-même : « 'La plus universelle et commune erreur des hommes' Philautie et/ou présomption dans les Essais », (colloque international *L'Erreur chez Montaigne*, 2014), *Bulletin de la Société internationale des Amis de Montaigne*, n° 62, 2015-2, p. 159-175.

[15] *Essais,* III, 7, p. 918.

> l'homme accompaigné d'omnipotence, vous l'abismez : il faut qu'il vous demande par aumosne de l'empeschement et de la resistance ; son estre et son bien est en indigence[16].

C'est dans le manque que l'homme trouve une forme de plénitude[17]. Il y a un plaisir à se confronter authentiquement à ses limites. Le roi entouré de courtisans en est privé en raison de sa philautie.

Renversement des valeurs : ressort et conséquence d'un renversement du vocabulaire

Guevara et Montaigne apprécient donc différemment les moyens de venir à bout de la philautie, puisque l'un recommande le mépris de soi, quand l'autre revendique au contraire l'amour de soi. De même, tous deux à la suite de Plutarque, mettent en évidence combien la philautie peut renverser la hiérarchie des valeurs morales et sociales ; mais ils diffèrent encore dans l'appréciation des conséquences de ce renversement généralisé des valeurs. Dans son traité, Plutarque montre que, dans ce qu'on pourrait appeler un « régime de flatterie », les pires vices et les pires maux qui peuvent corrompre la société sont en crédit : irréligion, cruauté et mollesse prennent un visage respectable en changeant de nom :

> les louanges qui accoustument l'homme à cuider que vice soit vertu, tellement qu'il ne se deplaist pas en son mal, mais plus tost qu'il s'y plaist, et qui ostent toute honte de pecher et de vaillir, ce furent celles qui amenerent la ruine des Siciliens, en donnant occasion aux flatteurs d'appeller la cruaulté de Dionysius et de Phalaris, haine des meschants et bonne justice : ce furent celles qui perdirent l'Aegypte, en appellant la lacheté effeminee du Roy Ptolomeus, sa furieuse superstition, ses lamentables chansons, ses sonnements de tabourins et danses bacchanales, devotion, religion, et le service des Dieux : ce furent celles aussi qui cuiderent gaster et corrompre du tout les meurs et façons Romaines, qui par avant tenoient du grand, en surnommant les delisces, les dissolutions, les ieux et festes d'Antonius, ioyeusetez, gentillesses, et humanitez en desguisant et diminuant ainsi la faute d'Antonius, qui abusoit excessivement de sa fortune, et grandeur de sa puissance[18].

Quelques lignes plus haut, Plutarque fait un rapprochement qui devait être saisissant pour Montaigne : le pouvoir des flatteurs pervertit la société en pervertissant son langage,

---

[16] *Essais,* III, 7, p. 919.

[17] À propos de ce passage, Jean Starobinski écrit : « Dès qu'il n'entrave plus notre liberté, l'obstacle rend l'insigne service de *définir* notre être, en délimitant un espace soumis à notre volonté » (*Montaigne en mouvement,* Paris, Gallimard, 1982, p. 129). *Cette phrase est citée par Jean Lafond (« 'De l'incommodité de la grandeur' ombilic du livre III », L'Esprit et la Lettre, Mélanges offerts à Jules Brody,* éd. Louis van Delft, Tübingen, Narr, 1990, p. 41) et par Richard Scholar (« L''Oyson' du III^e livre : 'De l'incommodité de la grandeur' *», Les Chapitres oubliés des* Essais *de Montaigne Actes des journées d'étude à la mémoire de Michel Simonin*, éd. Philippe Desan, Paris, Champion, 2011, p. 229).

[18] « Comment on pourra discerner… », f. 109 v°.

exactement comme le font les périodes de « seditions et guerres civiles[19] ». On trouve dans cet extrait de Plutarque une explication des mécanismes qui font se transformer l'ignominie et la bassesse en grandeur. L'instabilité des valeurs repose sur la capacité du langage à faire d'une même chose un bien ou un mal. Le flatteur est celui qui maîtrise parfaitement l'utilisation de la paradiastole[20]. Contrairement à Montaigne, le flagorneur n'en use pas pour montrer le caractère incertain de nos jugements mais pour encourager l'aveuglement complaisant et généreux de celui qu'il sert. Guevara, de la même façon, lie perversion du langage et perversion de la société[21]. Il le fait dans une perspective spirituelle à la fin de son livre :

> A Dieu monde, puis qu'en ton palais personne ne se nomme par son nom propre. Car on y appelle le temeraire, vaillant : le couard, froid : l'importun, diligent : le triste, pacifique : le prodigue, magnificque : l'avaricieux, ménager : le Babillart, eloquent […] Si bien que nous vends, o monde, l'envers pour le droict, et le droict pour l'envers[22].

La méditation sur les renversements de valeurs permise par un usage retors de la paradiastole est cette fois le fait d'un évêque qui regrette d'avoir oublié le « repos de la religion » : il lui permet de réactiver le thème du mépris du Monde. Après avoir repris de nouveaux exemples à Plutarque – les courtisans d'Alexandre qui l'imitent dans sa façon de pencher la tête et ceux de Denys de Syracuse qui font semblant de voir aussi peu que lui en se heurtant les uns aux autres – Montaigne, quant à lui, en arrive à des exemples moins plaisants, eux aussi empruntés à Plutarque. Ils montrent également ce renversement généralisé des valeurs :

> Parce que le maistre hayssoit sa femme, Plutarque a veu les courtisans repudier les leurs, qu'ils aymoyent. Qui plus est, la paillardise s'en est veuë en credit, et toute dissolution ; comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté ; comme l'heresie ; comme la supersitition, l'irreligion, la mollesse ; et pis, si pis il y a : par un exemple encores plus

[19] « Thucydides escrit qu'es seditions et guerres civiles, lon transferoit la signification accoustumee des mots, aux actes que lon faisoit, pour les justifier : car une temerité desesperee estoit reputee vaillance aimant ses amis : une dilation providente, honeste couardise : une temperance, couverture de lascheté : une prudence circumspecte, generale paresse » (*ibid.,* f. 109 r°).

[20] Quintilien définit ainsi cette figure : « […] la distinction, en grec παραδιαστολή, […] isole des notions similaires : "Quand tu t'appelles sage et non rusé, courageux et non présomptueux, économe et non ladre". Mais cela se rattache intégralement à la définition et par suite, je me demande si c'est une figure » (*Inst. Or.,* éd. cit., 1978, t. V, IX, III, 65, p. 220). Sur la paradiastole, on peut lire aussi le chapitre rédigé par Quentin Skinner intitulé : « Paradiastole redescribing the vices as virtues », *Renaissance figures of speech,* éd. Sylvia Adamson, Gavin Alexander, and Katrin Ettenhuber, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 149-163. Voir également à ce sujet l'article de Daniel Ménager qui montre l'importance de la paradiastole ou *distinctio* dans l'entreprise philosophique de Montaigne : « Montaigne et l'art du '*distingo*' », *Montaigne et la rhétorique,* éd. John O'Brien, Malcom Quainton, et James J. Supple, Paris, Champion, 1995, p. 149-159.

[21] Guevara réécrit plus précisément ce passage : « aussi faut-il bien prendre garde és flatteurs là où lon verra qu'ils appelleront prodigalité, liberalité : timidité, seureté : teste ecervellee, promptitiude : chicheté mechanique, temperance et frugalité […] » (*ibid.*).

[22] *Le Mespris,* p. 117-118.

> dangereux que celuy des flateurs de Mithridates, qui, d'autant que leur maistre envioit l'honneur de bon medecin, luy portoyent à inciser et cautheriser leurs membres : car ces autres souffrent cautheriser leur ame, partie plus delicate et plus noble[23].

Montaigne exhibe avec bien plus de véhémence que Guevara les conséquences sociales et politiques de ce renversement, conséquences déjà perceptibles dans le texte de Plutarque. Dans ces lignes des *Essais*, les courtisans apparaissent comme les esclaves de Mithridate, prêts à sacrifier leur corps. Mais Montaigne précise que le courtisan sacrifie toujours son âme. La flatterie à laquelle il s'adonne corrompt le tyran mais le corrompt lui aussi. Elle est aux antipodes de la véritable médecine. La métaphore médicale est souvent utilisée pour exprimer le fait que la parole véridique, la *parrhesia* de l'ami ou du satiriste brûle et cautérise les parties malades de l'âme[24]. Cette utilisation topique de la métaphore médicale est renversée ici : le mensonge des flatteurs les ampute de leur meilleure part et fait d'eux des serfs. Le régime tyrannique est essentiellement malade ; le mal s'y renverse en bien.

Ainsi, le chapitre de Montaigne sur l'« incommodité de la grandeur », comme le texte de Guevara sont révélateurs de la puissance du texte de Plutarque comme grille de lecture morale, spirituelle et politique des mécanismes d'aliénation qui se mettent en place en particulier à la cour. Cependant, quand Guevara propose simplement une forme de correction spirituelle du courtisan avec ce texte, Montaigne en fait un usage plus complexe puisqu'il lui sert tout aussi bien à exalter une forme de jouissance de soi que rend impossible la philautie, qu'à déployer une réflexion politique qui rapproche flatterie et tyrannie. Montaigne, quand il déploie les virtualités de « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », analyse morale de la philautie, satire des courtisans, mais encore étude des mécanismes de la tyrannie est loin de se contenter de répondre à Guevara et de lui rétorquer avec provocation que le repli à la campagne est une façon de manquer la saveur qu'il y a d'être troisième à Paris. La réflexion politique semble prendre peu à peu le pas sur les réflexions morales. C'est en remontant l'histoire de la réception du texte de Plutarque que l'on appréhende mieux la portée politique du chapitre « De l'incommodité de la grandeur ».

[23] Ibid.,

[24] Sur cette image topique de la parole franche de l'ami ou de la satire comme médecine de l'âme, présente en particulier chez Politien et Érasme, voir Pascal Debailly, *La Muse indignée La satire en France au XVI[e] siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 196 et Blandine Perona, « Satire et philautie, franchise et aveuglement de Politien à Montaigne », actes de la journée *La « Philautie » humaniste, héritages et postérité* organisée par Anne-Pascale Pouey-Mounou et Charles-Olivier Sticker-Métral en février 2016, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

LA RÉCEPTION POLITIQUE DU TEXTE DE PLUTARQUE DONT HÉRITE MONTAIGNE

Érasme

Le nombre des exemples empruntés à Plutarque rend indéniable le dialogue entre Montaigne et l'auteur des *Œuvres morales et meslées*. Mais l'infléchissement que fait subir le chapitre « De l'incommodité de la grandeur » au traité intitulé « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy » s'appuie aussi sur des lectures politiques de ce texte qui ont précédé la publication des *Essais*. Paru pour la première fois dans l'édition de 1515 des *Adages*, l'adage intitulé « Les silènes d'Alcibiade » a montré que les défauts de la cour qui faisaient se tromper sur la véritable richesse n'avaient pas seulement des conséquences morales et spirituelles désastreuses, mais qu'ils étaient le ferment de la tyrannie :

> Lorsque tu vois un sceptre, des insignes du pouvoir, des gardes du corps, lorsque tu entends ces titres : Altesse sérénissime, Très Clément, Clémentissime, ne penses-tu pas que le prince que tu adores est une sorte de dieu sur terre, et que tu contemples un être supra-humain ? Mais inverse la figure du silène et ouvre-le : tu découvriras un tyran[25].

Dans cet adage, Érasme reprend déjà, lui aussi, cette idée de Plutarque selon laquelle, au cœur de ce désordre moral qui fait passer l'infamie pour de la grandeur, il y a comme conséquence et comme ressort de cette perversion, un « renversement du vocabulaire[26] ». Érasme donne un exemple d'un de ces renversements : l'homme sincère qui s'efforce par ses avertissements de ne pas faire de son prince un tyran est appelé ennemi du prince, quand celui qui empoisonne l'âme du prince par la flatterie est appelé ami et même favori du prince[27]. La portée politique de cette réflexion sur le caractère délétère de la flatterie qui transforme le prince en tyran

[25] *Adages,* dir. Jean-Christophe Saladin, Paris, Belles Lettres, 2011, t. 3, adage 2201, p. 112.

[26] « Dernier point : le renversement des opinions exprimées engendre un renversement du vocabulaire (*deinde ex praeposteris opinionibus praepostera rerum vocabula*). Ce qui est élevé, on l'appelle humble, l'amer le doux, ce qui est précieux une chose vile, la vie devient la mort » (*ibid.,* p. 115).

[27] « Un homme est qualifié de traître et d'ennemi de son prince quand il ne veut pas qu'il ait licence de se placer au-dessus des lois et d'agir contrairement à la justice, autrement dit quand il souhaite qu'il agisse véritablement en prince et qu'il veuille se tenir le plus loin possible du portrait du tyran, la plus hideuse de toutes les bêtes sauvages ? En revanche, tel qui se fait appeler conseiller, ami, favori du prince est en réalité un homme qui les corrompt par une mauvaise éducation, qui installe dans leur âme des opinions stupides, qui se joue d'eux à force d'adulation, qui les amène par leurs conseils pernicieux à se faire haïr du peuple, qui les engage dans les guerres et des troubles insensés » (*ibid.*).

s'affirme de nouveau puisqu'Érasme reprend ce motif dans le texte qu'il dédie au jeune prince Charles de Habsbourg, futur Charles Quint, l'*Institution du prince chrétien*[28] parue en 1516.

Dans ce traité d'éducation, l'importance de Plutarque tient déjà au fait qu'Érasme consacre tout son deuxième chapitre à la nécessité pour le prince de se préserver de la flatterie[29]. En outre, l'*Institution du prince chrétien* et la traduction latine qu'a donnée Érasme du traité de Plutarque sur la nécessité de distinguer le flatteur d'avec l'ami sont souvent publiées ensemble[30]. Dans le deuxième chapitre de l'*Institution* consacré à la flatterie*,* Érasme cite explicitement le traité de Plutarque[31] et lui emprunte aussi de nombreux exemples. On y trouve, comme chez Montaigne par la suite, le mot de Carnéade à propos des chevaux[32]. La lettre dédiée au prince Charles, petit-fils de Maximilien, qui précède l'*Institution,* articule aussi une réflexion sur la grandeur et les renversements paradoxaux entre hauteur et bassesse présents dans l'adage « Les Silènes d'Alcibiade ». Dans ces deux textes, Érasme utilise, par exemple, le mot d'Alexandre « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène[33] ». Alexandre se méprend sur la grandeur réelle, car il n'a pas compris que c'est avec l'esprit de Diogène qu'il aurait été vraiment grand. Or, le début de la lettre dédicatoire commence précisément par indiquer ce qu'est la véritable grandeur. Elle procède aussi par une amplification par comparaison. La sagesse est grande, mais il y a plus grand que la sagesse. Érasme cite alors l*'Économique* de Xénophon qui affirme qu'il y a quelque chose de plus grand que l'homme, quelque chose qui est presque divin, à savoir de commander à des hommes libres et consentants (*esse quiddam homine majus planeque divinum imperare liberis ac volentibus*)[34]. Dans l'estimation de la grandeur des hommes, ce texte de Xénophon semble lui aussi essentiel à Érasme puisqu'il le cite à deux reprises, non seulement dans sa lettre liminaire, mais encore dans son premier chapitre[35]. Au sommet de l'échelle des hommes, Érasme, à la suite de Xénophon, installe donc

[28] Deux excellentes traductions de ce texte ont été publiées récemment : *La Formation du prince chrétien,* éd. Mario Turchetti, Paris, Classiques Garnier, 2015 et *L'Institution du Prince chrétien,* trad. Anne-Marie Greminger, Paris, Belles Lettres, 2016. Nous renverrons désormais à l'édition de Mario Turchetti.

[29] Le deuxième chapitre s'intitule en effet « *De adulatione vitanda principi* » (*La Formation…,* p. 279-301).

[30] C'est le cas notamment pour la première édition de l'*Institutio* (*Institutio principis christiani saluberriis referta praeceptis, per Erasmum Roterodamum, cum aliis nonnullis eodem pertinentibus [Isocrates ad Nicoclem regem de institutione principis. Panegyricus gratulatorius de foelici ex Hispania reditu, ad principem Philippum, Maximiliani filium, eodem authore. Libellus Plutarchi de discrimine adulatoris et amici*], Basilae, apud Joannem Frobenium, mense Maio 1516). Mario Turchetti propose une liste abrégée et simplifiée des éditions latines de l'Institutio (*La Formation*…, p. 417-420).

[31] *Ibid.,* p. 285.

[32] *Ibid.,* p. 282.

[33] *La Formation…,* p. 137. Dans les *Adages,* Érasme fait le commentaire suivant à propos d'Alexandre : « s'il n'était pas Alexandre, il aurait souhaité être Diogène, alors qu'il pouvait souhaiter avoir l'esprit de Diogène, justement parce qu'il était Alexandre » (p. 107).

[34] La Formation …, p. 133.

[35] En effet, Érasme répète la même idée dans son premier chapitre : « Xenopho in oeconomico libello scribit divinum potius quam humanum imperare liberis ac volentibus » (La Formation…, p. 238).

celui qui sait commander, sans asservir. Les pires ennemis de cette grandeur sont « l'ambition, la colère, la cupidité et la flatterie[36] ».

La Boétie

Le *Discours de la servitude volontaire* ne semble pas contenir de réminiscences précises du texte de Plutarque sur le flatteur. Cependant, à travers Érasme, perdure cette grille de lecture politique où la flatterie est l'un des principaux rouages de la tyrannie, et où ambition et flatterie de la cour pervertissent la perception du bien et du mal. En effet, s'il ne se réfère pas explicitement à « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », La Boétie fut certainement un lecteur extrêmement attentif de l'*Institution du prince chrétien*[37]. De ce point de vue, il n'est sans doute pas fortuit que La Boétie ait justement traduit en français, sous le titre « La Menasgerie », le texte qu'Érasme cite dans sa lettre liminaire adressée au prince Charles de Habsbourg. Comme pour Érasme, la fin du texte de Xénophon est extrêmement importante pour La Boétie. Voici la traduction qu'il en propose :

> […] je ne peus bonnement croire que ce bien si grand puisse entierement estre propre de l'homme, mais vrayment de Dieu, de commander aux personnes de telle sorte qu'il se cognoisse clairement que c'est de leur gré. C'est luy qui espargne ce bien et le reserve pour ceux qui ont vrayement voué et fait la profession d'une vie pure et chaste ; mais de regner sur les hommes malgré eux, cela donne il, à mon advis, à ceus qu'il estime dignes de vivre comme Tantale, lequel on dit estre là bas, en enfer, languissant à tout jamais, et mourant de peur de mourir deux fois[38].

La Boétie reprend ce texte à la fin du *Discours de la Servitude volontaire* mais il efface la figure de l'homme parfait et presque divin qui commande des personnes consentantes pour ne garder que l'image de la damnation du tyran. La Boétie n'exalte pas la figure du bon chef présente dans le texte de Xénophon. En revanche, il montre bien que la grandeur du tyran n'en est pas une. Et, comme le recommande Érasme, il inverse la figure du silène et révèle un esclave

[36] Ce sont les « pires conseillères » (*pessimis consultoribus*) (*La Formation…,* p. 134-135).

[37] Sur les liens entre ces deux textes, voir Blandine Perona, « 'Voila certes une parole vraiement appartenante à Caton' Liberté et sincérité dans *le Discours de la servitude volontaire », Cahiers La Boétie*, n° 5, 2015, *La parole de La Boétie : approches philosophiques, rhétoriques et littéraires,* p. 57-61.

[38] *La Ménagerie, Œuvres complètes d'Estienne de la Boétie,* éd. Louis Desgraves, Bordeaux, William Blake and co. édit., 1991, p. 218 (Le texte reproduit les *Œuvres complètes,* éd. Paul Bonnefon, Paris, J. Rouam et Cie, 1892 qui a donné une nouvelle édition des œuvres littéraires de La Boétie regroupées par Montaigne dans un petit volume paru à Paris, chez Fédéric Morel, en 1571).

derrière le favori et un tyran derrière celui qu'on nomme « Altesse ». Il exhorte ainsi les courtisans[39] du tyran à se libérer de leur aveuglement :

> Qu'ils se regardent eus mesmes et qu'ils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villageois, les paisans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aus pieds et en font pis que de forsats ou esclaves – ils verront, dis-je, que ceus là ainsi mal menés, sont toutesfois aus pris d'eus fortunés et aucunement libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit, mais le tiran voit les autres qui sont près de lui coquinans et mendians sa faveur : il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent pour lui satisfaire previennent ancore ses pensées[40].

Les paysans considérés comme des esclaves le sont moins que les favoris du tyran. La Boétie inverse le silène à l'extrême affirmant que le courtisan connait la « plus miserable condition[41] ». La figure du silène inversé qu'est le courtisan laisse la place à celle du tyran. La Boétie, sur ce point, suit alors non seulement Érasme mais aussi le *Hieron* de Xenophon[42] que l'humaniste hollandais a traduit sous le titre *Hieron sive Tyrannus* en 1530. Dans ce texte, Hiéron montre à Simonide combien est misérable sa condition de tyran. Il se plaint en particulier d'être privé d'ami, idée que reprend La Boétie de façon lapidaire : « le tiran n'est jamais aimé ni n'aime[43] ».

LA CRITIQUE DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE DANS « DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR »

Ainsi, lorsque Montaigne procède dans son chapitre « De l'incommodité de la grandeur » à une forme de remaniement de « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », sa réécriture témoigne en même temps de la richesse de la réception politique de ce traité et il prolonge les analyses d'Érasme et La Boétie, pour qui l'un des principaux ressorts de la tyrannie est la flatterie. Un article de Michel Magnien rappelle qu'il est difficile d'établir quoi que ce soit d'assuré et de définitif quant au rapport entre Érasme et Montaigne[44]. En revanche, il va de

[39] La Boétie les désigne comme ceux qui « nacquetent le tiran » (*De la servitude volontaire,* éd. Malclom Smith, avec des notes additionnelles de Michel Magnien, Genève, Droz, 2001, p. 69). Comme le précise la note de cette édition, « on appelait nacquet le garçon, qui au jeu de paume, servait les joueurs » (note 63, p. 69).

[40] *Ibid.,* p. 69.

[41] *Ibid.,* p. 70.

[42] La Boétie mentionne explicitement cet ouvrage : « Xenophon, historien grave et du premier rang entre les Grecs, a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hieron, tiran de Syracuse, des miseres du tiran » (*De la servitude volontaire,* p. 56).

[43] *Ibid.,* p. 73.

[44] « Montaigne et Érasme : bilan et perspectives », *Montaigne and the low countries,* Leiden, Boston, Brill 2007, p. 17-45.

soi que la lecture du *Discours de la servitude volontaire* par Montaigne ne fait pas de doute. C'est par conséquent au moins à travers sa lecture de La Boétie que l'auteur des *Essais* a pu redéployer les renversements paradoxaux que son ami avait trouvés chez Érasme et Xénophon. L'ingestion de cet héritage venu de La Boétie se fait d'ailleurs par étapes : en effet, le chapitre « De l'incommodité de la grandeur » ressaisit en quelques pages des idées que Montaigne avait exposées plus longuement dans le chapitre intitulé « De l'inéqualité qui est entre nous »[45]. De la même façon, ce chapitre du livre I part d'une réflexion sur la grandeur et s'attarde ensuite sur la figure du tyran. Celui-ci y est aussi désigné comme une victime de la flatterie, privée d'amitié. L'intertexte majeur n'est pas le traité de Plutarque, mais le *Hieron.* Montaigne reprend le mouvement de ce texte de Xénophon qui ne cesse révéler que les différents plaisirs qu'on prête au tyran, et qu'on lui envie, n'en sont pas. Ainsi, la satiété tue la volupté, les honneurs et les compliments réservés au tyran sont factices et surtout celui-ci est seul. Montaigne écrit en effet : « sur tout Hieron faict cas dequoy il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruict de la vie humaine[46] ». Suit alors une représentation de la cour où les courtisans apparaissent comme des esclaves et où la servitude isole le tyran au milieu du mensonge des flatteurs. Montaigne fait ainsi dire au tyran : « Leur liberté estant bridée de toutes pars par la grande puissance que j'ay sur eux, je ne voy rien autour de moy, que couvert et masqué[47] ». La leçon du chapitre « De l'inequalité qui est entre nous » est assez convenue. Montaigne, tout en montrant les méfaits qu'entraînent les illusions de la grandeur invite à une sagesse d'inspiration épicurienne qui permet de borner ses désirs. Il convoque par exemple à la fin de son chapitre une figure qu'on trouve aussi chez Guevara[48], celle de l'empereur Dioclétien qui préfère cultiver son jardin que reprendre en main les affaires des Romains.

« De l'incommodité de la grandeur » reprend les mêmes lieux communs que « De l'inéqualité qui est entre nous » mais leur donne un aspect plus subversif, tout en étant moins assertif. Ce petit chapitre sur la grandeur commence comme un jeu : « puisque nous ne la pouvons aveindre, vengeons nous à en mesdire[49] ». Il s'annonce comme un texte de mauvaise foi qui, par envie, se laisse aller à dire du mal de la grandeur et des grands. Cette allure de

[45] Jean Balsamo le rappelle également : III, 7 se relit, affirme-t-il, comme « une réécriture de l'argument du chapitre I, 42 » (« 'Il est séditieux…' », art. cit., p. 21).

[46] *Essais,* I, 42, p. 266.

[47] *Essais,* I, 42, p. 266.

[48] Guevara évoque deux fois la figure de Dioclétien refusant de revenir au pouvoir : une première fois rapidement dans le premier chapitre (*Du Mespris…,* p. 37-38) ; une seconde fois, plus longuement (*ibid.*, p. 105-106). En conclusion de l'anecdote qu'il développe dans le chapitre XVII, Guevara conclut en opposant la figure du laboureur et celle du prince : « Notez de combien est plus heureux ung laboureur, qu'ung Prince, par cest Imperial exemple » (*ibid.*, p. 106).

[49] *Essais,* III, 7, p. 916.

declamatio[50] n'est pas sans rappeler ce que Montaigne écrit à propos de la Boétie et de son discours *De la servitude volontaire* : « je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant[51] ». Montaigne semble « se jouer », mais la fin brutale du chapitre avertit aussi que l'enjeu est sérieux. La réécriture du texte de Plutarque sur le flatteur, ainsi qu'il l'a été montré précédemment, devient l'occasion d'une condamnation véhémente de la flatterie courtisane qui pervertit les valeurs de la société et transforme le roi en tyran. Celui-ci apparaît bien à la lumière de Xénophon et La Boétie comme une figure contre-nature écartée de la « societé et [de] la compaignie[52] ». Le texte ne se contente pas alors de plaindre ironiquement le tyran solitaire, il ne s'arrête pas non plus aux portraits des courtisans flatteurs en esclaves. À la toute fin du chapitre, Montaigne présente deux nouvelles figures de courtisans : il y a d'une part ceux qui ne s'abaissent pas à la flatterie, mais qui font le choix du silence, s'ils viennent à être confrontés à la volonté de l'empereur. Ainsi, dans un débat, sur l'interprétation d'un mot, Favorinus abandonne la victoire à l'Empereur Hadrien et Asinius Pollion ne répond pas aux vers qu'Auguste écrit contre lui[53]. L'autre figure qui s'oppose plus encore à celle du courtisan flatteur est celle de ceux qui ne se sont pas tus : c'est le cas de Platon et du poète Philoxène. Sans autre commentaire, pour terminer son chapitre, Montaigne rappelle que le premier est exilé et que l'autre est vendu comme esclave par Denys de Syracuse. Platon et Philoxène ne sont pas mêmes coupables de médisance. Mais leur véritable grandeur a ramené Denys à sa médiocrité. La grandeur parle d'elle-même, dément la flatterie et par là-même s'oppose à la philautie du tyran que les courtisans serviles s'efforcent d'entretenir. Platon et Philoxène sont donc des figures de résistance passive. Ils ont seulement voulu ne pas se taire. Autrement dit, ils ont suivi, avant l'heure, la leçon de La Boétie et leur sort pourrait alors paraître comme une remise en cause du texte de La Boétie qui affirme : « Soiés resolus de ne servir plus, et vous voila libres[54] ! ». La fin du chapitre dit aussi, dans une certaine mesure, le contraire. Philoxène ne s'est pas soumis et il est vendu comme esclave.

[50] Bruno Méniel a aussi été sensible à cette dimension. Il voit, lui, dans ce chapitre, « un éloge paradoxal : celui d'un Montaigne 'médiocre' » (« Les chapitres centraux des trois livres des *Essais* (I, 29, II, 17, III, 7) », *Les Chapitres oubliés des* Essais *de Montaigne,* éd. cit., p. 90).

[51] *Essais,* I, 28, p. 194.

[52] *Essais,* III, 7, p. 919.

[53] Pour Jean Lafond, Montaigne suit le modèle de Favorinus et de Pollion : « si les reparties de Favorinus et de Pollion sont données en style direct, c'est que Montaigne y souscrit totalement. Celle de Pollion prend le tour, si fréquent dans les *Essais* de la paronomase : 'Et moy, dict Pollio, je me tais ; ce n'est sagesse d'*escrire* à l'envy de celuy qui peut *proscrire*' » (« 'De l'incommodité de la grandeur' ombilic du livre III », art. cit., p. 68). Le chapitre III, 7 a en effet quelque chose du mot d'esprit. Mais Montaigne lui donne une certaine force en choisissant de le publier et en faisant résonner le *Discours de la servitude volontaire.* Montaigne ne se tait pas autant qu'il veut bien le dire.

[54] *De la Servitude volontaire*, p. 40.

Dans la typologie des hommes de la cour qu'offre le chapitre « De l'incommodité de la grandeur », il y a donc le flatteur servile, il y a également le courtisan qui se tait pour ne pas heurter la philautie du tyran, mais qui n'en pense pas moins et enfin, celui qui, sans la chercher, n'évite pas la confrontation. Où se situe Montaigne ? Il dit au début du chapitre préférer une vie obscure à une destinée glorieuse. Il semble donc exprimer dans une certaine mesure le choix de rester en marge de la cour, de se taire et de n'en penser pas moins. Et pourtant, on perçoit une évolution sensible dans sa réflexion sur la grandeur et la flatterie entre le chapitre « De l'inégalité qui est entre nous » et « De l'incommodité de la grandeur ». Dans l'un, il exalte la figure de retrait qu'est Dioclétien, dans l'autre, il termine son chapitre sur des figures de résistance à la flatterie et en cela, remet au centre de sa réflexion le discours *De la servitude volontaire* qu'il avait renoncé à placer au cœur du livre I, précisément parce qu'il en mesurait la portée politique nouvelle du fait de sa relecture protestante et monarchomaque[55]. La véhémence de sa critique des mécanismes d'asservissement qui se mettent en place lorsqu'un seul homme est à la tête d'un royaume et entouré de courtisans se fait donc sensiblement plus forte à partir de l'édition de 1588, que lorsqu'il publie les *Essais* pour la première fois. Pour celui qui sait le voir, Montaigne remet au centre du Livre III le texte de son ami, tout en en montrant aussi les limites. Finalement, la lecture politique du texte de Plutarque dont héritent les *Essais* donne bien de la force au cri de l'oison que prétend être Montaigne au début du chapitre[56].

Cette lecture du chapitre « De l'incommodité de la grandeur » confirme et précise donc la place fondamentale du traité de Plutarque dans l'inspiration anti-aulique. La critique de la pernicieuse flatterie du courtisan se déploie de la simple satire à l'interrogation quant à la légitimité du système monarchique. La réception de ce texte d'Érasme à Montaigne montre aussi comment la portée du traité sur le flatteur s'amplifie au contact d'autres sources antiques. Ainsi, La Boétie, à la suite d'Érasme, enrichit l'interrogation sur les conséquences politiques

[55] Sur la *Servitude volontaire* sous Henri III, on peut lire l'introduction de Malcolm Smith et les notes additionnelles de Michel Magnien : *De la Servitude volontaire,* éd. cit., p. 25-29 et p. 96-97. Comme le précise Michel Magnien, le texte de la *Servitude volontaire* « a vite été perçu et utilisé comme aliment pour la pensée des monarchomaques » (*ibid.,* p. 97). Les deux premières impressions du *Discours de la Servitude volontaire* paraissent presque au même moment : une version intégrale gauchie en quelques endroits dans les *Memoires de l'estat de France, sous Charles neufiesme* (sl, sn, 1577) et une édition séparée parue « sous un titre des plus explicites » : *Vive description de la Tyrannie et des Tyrans, avec les moyens de se garantir de leur joug* (Reims, Jean Mouchar, 1577) (*ibid,* p. 96). En 1574, le *Reveille-matin des Francois* contient deux passages remaniés et tronqués du discours. Sur la diffusion manuscrite puis imprimée de ce texte, voir aussi la récente bibliographie de Michel Magnien : « Estienne de la Boétie : Le *Discours de la servitude volontaire,* Bibliographie pour l'agrégation de Lettres 2015 », *Seizième siècle,* n°11, 2015, p. 349-350.

[56] La réception politique du texte de Plutarque, en éclairant le chapitre III, 7, permet ainsi de conforter la lecture qu'en propose Richard Scholar pour qui le chapitre III, 7, est un « moindre être, comique par certains côtés et facile à oublier parmi des voisins autrement impressionnants, mais qui n'en cacarde pas moins un avertissement, pour qui sait l'entendre, contre le danger mortel que le pourvoir des grands représente pour la liberté de tous » (« L''Oyson' du III^e livre : 'De l'incommodité de la grandeur' », p. 238). Elle va aussi dans le sens des analyses de Jean Balsamo qui voit, dans le discours politique des *Essais*, « une orientation ou une sensibilité monarchomaque » (« 'Il est séditieux…' », p. 19).

de la flagornerie érigée en système à la lumière du *Hiéron* et de l'*Économique* de Xénophon. Montaigne joue facétieusement des deux usages du texte de Plutarque. Il s'amuse avec la tradition satirique de la condamnation morale de la philautie, puisque dans un premier temps, il condamne moins la philautie au nom de la morale qu'au nom du plaisir. La chute de son chapitre montre aussi que, tout en se jouant, il reprend avec gravité la lecture politique du traité notamment à la lumière du discours *De la Servitude volontaire*. Ainsi, si dans l'édition de 1580, le chapitre « De l'inéqualité qui est entre nous » est une invitation à se retirer, à jouir de la médiocrité, à partir de 1588, Montaigne donne un écho et une actualité nouvelles aux *topoï* anti-auliques : il fait entendre le texte de La Boétie en dénonçant la servitude volontaire des courtisans. Montaigne n'est bien entendu pas sans connaître l'interprétation monarchomaque qui en a été faite dans les années 1574-1577, puisque c'est la raison pour laquelle il dit renoncer à le publier. Dans son édition de 1588, Montaigne réactive donc des arguments de La Boétie qui ont en outre été récupérés par les protestants dans les années 1570. Il illustre en cela parfaitement les analyses de Nicolas Le Roux qui rappellent que les « critiques adressées à l'entourage royal redoublent d'intensité à partir du milieu des années 1580 » et qu'elles « utilisent des arguments employés dans les premières années du règne de Henri III contre la première génération des mignons[57] ».

[57] Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi, mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-1589)*, *op. cit.,* p. 621.